

Jour – J

Ernest ouvrit les yeux tôt avant la sonnerie du réveil des citoyens de basse classe. Déjà qu'elle le sortait à chaque fois de son lit beaucoup trop tôt à son goût, s'il se réveillait avant, alors c'était la fin de tout. Enfin, c'est ce qu'il se disait, plein de noires et sombres pensées, en se préparant un lyophicafé. Il se sentait dans un état étrange. Il avait l'impression qu'il faisait chacun de ses gestes habituels pour la dernière fois. Mettre une dose de café dans la machine. Laver rapidement une tasse de la pile de vaisselle sale et la poser dans la machine avant que le liquide ne coule. Se préparer une clope en attendant. Regarder Zirog, ensuite, une fois la café et la clope prêts. C'était comme s'il voulait que le temps s'arrête, là, dans la pénombre encore fraîche de l'appartement. Le jour allait bientôt se lever et son arrivée foutait la trouille à Ernest. Il voulait rester dans son cocon, avec ces gestes connus et répétés, plutôt que de partir avec une bombe dans le dos pour une mission qui s'annonçait de mauvais augure. Cela constituait après tout une position des plus justifiables. Mais Ernest ne voulait pas non plus décevoir Mamilouk. Il avait été choisi et il ferait sa part. Quitte à mourir. Il fallait savoir passer à l'action de temps en temps, sinon on ne pouvait se permettre de râler à tout bout de champ, et même si cette action devait être à la fois la première et la dernière.

Ces pensées le remontèrent. Il allait simplement faire son taf.

Mamilouk, ce vieux devenu un père, attendait un résultat de sa part et il allait, il voulait, lui donner satisfaction.

Il laissa glisser ses yeux sur le petit appartement. Il avait dit hier à Odnolko de prendre la boîte en carton de la pile de bordel numéro quatre s'il y restait, la boîte qui contenait le butin de ses journées et la trop fameuse lettre. Le reste d'après lui n'avait aucune valeur. Ce n'était peut-être pas faux malgré le capharnaüm qu'était l'appartement. On pouvait trouver de tout dans les différentes piles qui jonchaient le sol. Od avait accepté de mauvaise fois. Plein d'espoir (ce truc qui fait vivre), il voulait y croire jusqu'au bout. Quitte à être déçu un peu plus encore en cas d'échec.

Le fond de la tasse approchait, l'heure avançait drôlement vite et il devait laisser tomber ses pensées et sa mélancolie avec la poussière qui voletait dans des raies de lumière pour se préparer. Pas de temps à perdre. La tasse sur la pile de vaisselle sale, la clope sur la moquette, pour une dernière fois peut-être, il se coula dans la combinaison flottante. Même si elle tenait un peu chaud, c'était agréable à porter. Il appuya sur le bouton vert et flotta instantanément. Il s'amusa ensuite à passer le costume, voltigeant comme un papillon, un truc de l'Ancien Temps dont Mamilouk lui avait parlé. Fin prêt, il appuya sur le bouton rouge. Retour à la réalité, le seul moment de joie de la matinée pris fin.

La technologie de cette combinaison devait être des plus avancées pour produire un tel effet. Ernest en tout cas en était persuadé. Il attrapa ensuite le sac qui contenait la bombe, le jeta sur son dos, réalisant seulement après que c'était une bombe qu'il secouait comme son linge sale. Un frisson lui parcourut l'échine. Où avait-il donc la tête ? Il prit la mallette d'homme d'affaire sans grande conviction, apeuré par ses propres agissements.

Et voilà, la mission pouvait commencer. Les cinq jours étaient définitivement passés, Ernest avait fait ce qu'il avait pu pour contrecarrer la lettre. La dernière manche, celle qui allait être décisive, devait se enfin se jouer.

La fin de l'attente pour Ernest se traduisait concrètement par réussir à ouvrir la porte de son appartement en rejetant le stress qui l'obsédait. Il ne pouvait empêcher une petite voix venant tout droit de son inconscient de lui murmurer à l'oreille que, puisqu'il avait corrigé le problème de la bombe et que la lettre aurait de toute manière raison à la fin, tout pouvait arriver en dehors de ce moment fatidique. Le doigt tout près du lecteur d'empreintes digitales, tremblant, il cogitait. Si à chaque obstacle qu'il rencontrerait il devait passer tout ce temps à se rassurer, alors la bombe exploserait une fois la Bourse vidée de ses occupants, la nuit ayant montré la voie à suivre. Il secoua la tête et se lança. Personne dans le couloir. Il fallait qu'il rejoigne une zone de sa tour où moins de monde passait pour emprunter discrètement un ascenseur-fusée. Celui-ci le descendrait tranquillement au sous-sol où il rejoindrait les égouts. Facile. C'était le même trajet que pour aller chez Mamilouk. A l'heure où Ernest passait, tout était calme. Les grands mouvements du matin étaient terminés et ceux du milieu de la journée étaient encore loin de commencer. Personne dans le hall des ascenseurs. Ernest appuya sur la commande puis attendit. Il sentait l'anxiété monter. Il ne se reconnaissait pas, lui, la tête brûlée que rien ou presque n'arrêtait. Pourquoi attendre un ascenseur le rendait aussi nerveux et prenait de telles dimensions ? Parce qu'il avait une bombe dans le dos ? Parce qu'il voulait faire ses preuves envers Mamilouk ? Parce que la lettre ? Parce que. Parce que. Parce que.

Et la cabine de l'ascenseur, enfin arrivée, s'ouvrit avec son " ding " habituel. Le sursaut d'Ernest, lui, ne l'était pas.

Il décida alors de foutre un bon coup de pied au cul à son anxiété, ses

tremblements et ses arrières pensées morbides puis sauta dans l'appareil et l'envoya tout droit vers les profondeurs de sa tour. Il y avait cinq sous-sols qui servaient de parkings pour les speeders. Une rampe d'envol était aménagée de manière à faire sortir les engins, bien que peu bruyants, le plus loin et le plus haut possible de la tour, et ce pour préserver le calme des riches. Au dernier sous-sol se trouvait la fameuse bouche d'égout qui depuis tant d'années déjà permettait à Ernest de rejoindre Mamilouk. Cette fois, lorsqu'il fut dans le conduit, c'est vers la droite qu'il se dirigea. Il ne lui restait plus alors qu'à cheminer pendant un bon moment dans le boyau puant et répugnant. Il lui suffisait d'aller tout droit pour atteindre la Bourse, ce qu'il fit en courant presque tout le temps. Il avait pensé à l'odeur et ne voulait pas se faire repérer à cause de cela une fois arrivé. Oui, bien sûr, Mamilouk aurait pu lui fournir un costume taillé dans ces matières nouvelles qui ne se lavaient pas puisqu'elles ne se salissaient pas. Mais ça coûtait horriblement cher. Ernest était calé en mode depuis son fructueux passage par la galerie commerciale proche de la Bourse. Cependant, cette nouvelle connaissance lui était strictement inutile, lui, citoyen de basse classe. Il avait simplement retenu ce qu'il avait vu en flânant et en déboursant les vieilles bourges mais savait déjà pertinemment que toutes ces choses ne lui appartiendraient jamais. Cela tombait bien se disait-il, en arrivant sous la plaque d'égout de la bourse, il n'avait pas envie de porter des fringues de cochon. Il préférait largement ses treillis, ses vestes de surplus de l'armée et son éternelle casquette.

Il se reprit. Il devait garder son sérieux pendant l'opération plutôt que de dissenter sur la dernière connerie à la mode. Il souleva la plaque de quelques centimètres et jeta un coup d'œil dans le parking qui comme prévu était désert. Une pression sur le bouton vert et il s'éjecta silencieusement dans le dernier sous-sol. Quelques gouttes de sueur

perlaient sur son front et les lanières du sac à dos commençaient leur lente pénétration dans la chair de ses épaules. C'est qu'il était lourd cet engin de révolution! La chance avait simplifié les choses pour la mise au point de l'opération puisque les cochons de capitalistes s'étaient crus trop malins pour devoir mettre des caméras dans les sous-sols qui étaient uniquement destinés aux traders. Et comme l'entrée était contrôlée et que l'on devait montrer patte blanche, le risque n'avait pas été évident. Et pourtant...

Et pourtant c'est de là qu'allait venir leur fin. Ernest se dirigea en vitesse vers la cage d'escalier. Il ne tenait pas, malgré son costume, à croiser un trader avec qui il devrait forcément parler. La sueur perlait, perlait. Le coup de pied au cul aux arrière-pensées morbides de tout à l'heure n'avait pas du être assez fort. Il choisit d'en mettre un second, plus puissant avec double ration de motivation. Ernest trouvait que c'était le bon remède jusqu'à ce qu'il arrive au rez-de-chaussée où brusquement les pensées moribondes firent un come-back fracassant. La sueur se transforma en pluie fine et ses genoux prirent d'eux-mêmes l'initiative de mimer le tonnerre. Il devait se reprendre, coûte que coûte. Là, dans les toilettes ou ailleurs, il était le bombeur et c'était lui et lui seul qui s'en sortirait. Et la lettre... Voilà la donnée qui bouleversait tout. Ernest puisa au plus profond de lui-même et la brûla mentalement. La séance de bricolage avec Odnolko ne pouvait que porter ses fruits et il s'en sortirait. Du moins, il faisait tout pour s'en convaincre.

Il se dirigeait vers le conduit d'aération lorsque la porte des toilettes s'ouvrit. Et la pire chose qui pouvait lui arriver, qu'il avait tant redouté, arriva : Paul Bonobo en personne venait faire sa petite commission du matin, sûrement après avoir avalé un de ces infâmes cafés qu'ils servaient à la cafétéria. La surprise et l'étonnement

effleurèrent une seconde son visage puis une colère de basse qualité prit le dessus. C'était un faible. Malgré ce qu'il voulait laisser croire, c'était un faible.

- Mais... C'est vous qui...

Il ne put finir sa phrase puisque sa bouche ainsi que le reste de son visage, déjà pansé et tuméfié, heurtaient une des pissotières avec une violence telle qu'un morceau s'en détacha. Il ne bougeait plus. La météo chez Ernest se dégrada de nouveau. Puis il y eut une accalmie : il s'obligeait à réfléchir et trouva enfin une solution. Il attrapa le gros corps par les pieds et le traîna jusqu'aux toilettes du fond. Il entra avec cet imbécile de trader et ferma à clé derrière lui. Là, il assit le corps grasseyant sur la cuvette, appuya sur le bouton vert et sortit par-dessus la porte. L'orage avait bel et bien éclaté. Ernest s'épongea alors rapidement le visage puis reprit sa mission.

Il plongea littéralement dans le conduit d'aération, dans un flot d'air frais qui lui fit un bien fou. Le bouton vert puis une fois à gauche et deux fois à droite. Ça il pouvait encore le faire. Il flotta aussi vite qu'il pouvait : le gros l'avait sûrement mis en retard, Mamilouk risquait de s'inquiéter.

Il atteignit enfin le lieu qui depuis cinq jours l'obsédait. Il regarda au travers de la grille. La vue se résumait à deux pieds, du 41 ou 42 peut-être. Rien de bien excitant. Il sortit la bombe du sac et la posa le plus silencieusement possible sur le rebord près de l'ouverture. Il regarda sa montre. Il lui restait un peu de temps qu'il mit à profit en se remémorant les paroles de Mamilouk. Il devait décapsuler les deux boutons (un jaune et un rouge) puis mettre sous tension avec l'interrupteur. Il devait alors enclencher le bouton rouge puis le bouton jaune. Le moment venu, il fit sauter les deux capsules, appuya sur l'interrupteur, puis sur le rouge puis le jaune. Des chiffres rouges défilèrent soudainement sur un petit écran, sous les yeux ébahis

d'Ernest. Ils avaient réussi! Les deux minutes allaient être décomptées, comme prévu.

Fou de joie, il fit demi-tour et chemina dans les conduits encore plus vite qu'à l'aller. Dans les toilettes il vérifia que le gros imbécile n'avait pas bougé, non, c'était bon. Il devait être assommé pour un bon moment encore. La peur décuple les forces, Ernest le savait bien. Il avait souvent eu à lui faire face et à chaque fois il avait agi comme il ne l'aurait jamais fait autrement. Il sortit des toilettes aussi naturellement que possible. Son objectif était maintenant les portes de l'entrée principale. Bien sûr, repartir par les égouts aurait été la meilleure solution mais cela ne lui laissait pas le temps d'être assez loin du bâtiment lorsqu'il volerait en éclats. D'un pas qu'il cherchait à contrôler, Ernest marchait à contre courant dans un flux continu de costumes gris ou noirs qui se dirigeaient vers la grande salle de conférence. La bombe était prévue pour la deuxième partie du spectacle, juste après l'entracte.

Ernest se retenait de ne pas courir. Il devait sans cesse contrôler son pas qui de lui-même se faisait de plus en plus pressant. Les portes étaient enfin en vue. Il allait s'en sortir! Sa main gauche écrasait la poignée de sa mallette à tel point que des pointes de douleur fusaient jusqu'à son coude. Le hall d'entrée était vide ou presque, tout le monde était retourné au spectacle. Deux ou trois vigiles discutaient non loin d'Ernest qui leur adressa un bref sourire, comme les habitués du coin devaient en faire. Quatre autres contrôlaient les entrées et les sorties. Cela n'effrayait pas Ernest qui se souvenait de la première fois où il était venu : le vigile l'avait à peine regardé avant de le laisser pénétrer dans la porcherie. Personne ne sortait. L'un des vigiles observa longtemps Ernest puis sembla regarder dans le vague. Il devait sûrement consulter des fichiers sur ses lunettes à écran intégré. Il s'avança.

- Hep, vous là!

Ernest était à trois pas de la porte. Il tourna la tête vers le vigile qui, de près, avait l'air moins commode que de loin.

- Je ne vous ai pas vu entrer tout à l'heure. Je peux voir votre carte s'il vous plaît?

Comment ce type qui voyait défiler autant de monde en peu de temps pouvait savoir qui il n'avait pas vu entrer? Les caméras. Voilà les fichiers qu'il consultait avant de s'avancer... Il avait d'abord fixé Ernest pour avoir une bonne image de son visage qu'il avait ensuite recherchée sur les images de la matinée.

- Je l'ai oubliée, c'est pour ça que je repars, on ne me laisse pas entrer dans la salle de conférence. Et si vous ne m'avez pas vu entrer ce matin, c'est parce que je suis venu avec quelqu'un en speeder. Je suis donc passé par le garage.

Bien joué ! se félicita-t-il mentalement. Trois pas et il serait dehors. La bouche de métro n'était pas loin, il avait encore le temps de s'en sortir. Mais ce n'était apparemment pas du goût du vigile qui lui agrippa le bras et le tira vers le bureau de la sécurité.

- Je ne suis pas convaincu. Venez avec moi, on va vous chercher dans nos fichiers. Gare à vous si l'on ne vous y trouve pas... On m'a de plus signalé un vol avec violence et il me semble que vous correspondez au portrait robot dont nous disposons. Nous vérifierons cela aussi à mon bureau.

Ernest résista à la traction, se débattit et couru vers la sortie. Trois autres vigiles sortis de nulle part s'interposèrent. La bombe allait exploser! Pas maintenant, pas maintenant se répétait Ernest. Il ne savait plus que faire. Le temps passait, passait inexorablement et le rapprochait chaque fois un peu plus de ce qu'il redoutait. Il tenta le tout pour le tout et se jeta de toutes ses forces vers la porte, dans les vigiles. Les hommes de la sécurité le repoussèrent si fort qu'il vola sur

deux ou trois mètres puis atterrit lourdement sur le carrelage. Sa tête lui faisait horriblement mal. Il réussit, pendant que les vigiles le relevaient pour l'emmener dans leur bureau, à regarder sa montre. Plus que dix secondes.

- Non!! cria Ernest aussi fort qu'il put. Mais cela ne servirait à rien, il le savait bien. La lettre avait toujours raison, quoi qu'il y fasse, quoi qu'il y change.

La vie d'Ernest Pellican se termine ici, à Logotham Square. Eparpillé aux quatre coins de la place, avec les restes de ces cochons de capitalistes.

Epilogue

Mamilouk fumait, une longue pipe au coin des lèvres et les yeux rivés sur les écrans de contrôle. C'est la seule chose qu'il pouvait encore faire. Il aurait tellement voulu aller sortir le p'tit gars de la merde où il surnageait peut-être à cause d'une maudite lettre. Il avait bien une trentaine d'hommes rompus au combat qui attendaient à deux blocs de la Bourse le feu vert de leur chef. Mais que faire... Avec tous ces cochons à l'intérieur en pleine séance d'abreuvement collectif, la sécurité serait certainement sur ses gardes. Des renforts étaient sûrement déjà en veille, prêts à intervenir sur les premiers manifestants venus.

Le vieux donna alors sur un coup de tête l'ordre aux équipes d'avancer et de se préparer à donner l'assaut.

Il faudrait être rapide, très rapide, un des écrans venait d'afficher cruellement le petit chiffre "un" annonçant un compte à rebours stressant que la machine se devait d'agrémenter de bips qu'elle seule savait faire. Il ordonna aux deux équipes d'entrer dans la Bourse et de désamorcer temporairement la bombe. La première tiendrait la porte tandis que la seconde s'y enfoncerait. Tous savaient le défi que cela représentait mais tous étaient des guerriers très expérimentés que ce genre de chose faisait bien rire. Mamilouk aussi, à leur âge, en aurait fait de même. Mais maintenant qu'il était du côté du micro d'où provenaient les ordres, c'était tout de suite différent. Envoyer douze hommes au casse-pipe n'avait jamais rien de très rigolo.

Il restait quarante-cinq secondes aux mercenaires lorsqu'ils descendirent de leurs speeders. Mamilouk entendit aussitôt les sirènes des véhicules de renfort qui allaient à leur rencontre. C'était mauvais signe.

Et là, subitement et sans vraiment crier gare, la chance sembla tourner : la première ligne de l'équipe qui devait prendre la porte expliquait qu'on avait vu Ernest s'approcher de la sortie.

Les rhumatismes, les jambes qui déconnaient et la fatigue n'y firent rien. Mamilouk s'éjecta de son tas de coussins de chef et hurla presque à ses hommes de se replier. Ernest allait avoir le temps de sortir de la Bourse InterSpatiale et de rejoindre la bouche de métro de Logotham Square. Il avait du avoir un contretemps, lequel, on verrait ça plus tard.

Mais l'euphorie fut passagère : l'équipe annonçait qu'Ernest s'était battu avec les vigiles et que ceux-ci l'entraînaient vers les profondeurs du bâtiment. Un bip plus fort et plus strident que les autres entama le décompte des dix dernières secondes. Une larme coula, rebondissant de rides en rides sur la joue de Mamilouk.